

Le « biocentrisme », la perspective marxiste

dimanche 4 juin 2023, par [Carlos X. BLANCO](#)

On parle souvent aujourd'hui de « biocentrisme » et on en parle trop dans les milieux intellectuels et politiques qui se réclament, d'une manière ou d'une autre, des héritiers du marxisme. Il est temps d'élever la voix. Nous, marxistes, sommes — et ne pouvons cesser d'être - anthropocentristes. L'homme est au centre du « tout », et il n'y a pas ici d'autre ontologie possible pour qui se réclame du marxisme et se bat pour une stratégie anticapitaliste internationale.

Le monde lui-même, aussi grand soit-il, est d'une certaine manière le produit de la praxis humaine. Le monde est le monde en tant que monde connu. Il n'est pas étranger au marxisme, et certainement apparenté à l'idéalisme allemand, de voir que l'univers dans son ensemble est un produit, un résultat temporaire (toujours extensible et révisable) des opérations humaines.

Les opérations humaines spécialisées de la science et de la technologie constituent la sphère des relations que, depuis de nombreuses années, j'appelle « relations enveloppantes ». L'homme, en tant que microcosme ou sous-système de la nature, se limite le plus souvent à observer — avec une objectivité croissante — ce qu'est l'environnement, entendant par environnement l'ensemble des objets et des structures « parmi lesquels » se déroule notre vie opérationnelle. L'explosion d'une supernova, les échos du big bang, la dérive des continents, l'évolution des espèces, sont autant de processus et de relations dans lesquels notre vie opérationnelle n'est guère plus que théorique, contemplative : il y a la praxis, car tout dans l'homme est praxis, mais une praxis qui ne vise qu'à constater.

La science que l'homme a déployée plus récemment, au moins depuis les grandes révolutions du XIXe siècle, a pris une direction beaucoup plus transformatrice. C'est une science qui a eu un impact sur l'autre type de relations que notre espèce établit épistémiquement : des relations qui ne sont pas enveloppantes, mais opérables. Ce sont les types de relations entre objets par lesquelles les objets eux-mêmes et les systèmes qu'ils forment sont « sérieusement » altérés, mutés dans leur essence. C'est là qu'interviennent les progrès spectaculaires du génie génétique, de l'agro-ingénierie, de la manipulation mentale de masse et de tant d'autres.

Alors que nous nous considérons comme des microcosmes, des sous-systèmes de la nature, nous sommes devenus les moteurs et les transformateurs de cette même nature, les architectes de l'ontologie globale elle-même. L'homme est le demiurge, car il réussit à balayer le domaine des relations enveloppantes par des relations opérables. À la limite (dans un nombre inconnu de siècles), l'homme englobera tellement de choses en termes de rayon et de profondeur de ce qu'il peut transformer, que la nature elle-même, en tant qu'idée (ontologique), finira par perdre tout son sens.

Il me semble que lorsque Marx parlait du « côté actif de l'idéalisme », le philosophe révolutionnaire se plaçait lui-même du côté de l'idéalisme. Déjà, le simple fait de constituer des relations enveloppantes (Kant : « le ciel étoilé au-dessus de moi ») est un début, un degré de base de la tendance anthropologique — alimentée par le mode de production capitaliste — à transformer de telles relations en relations opérables. Il n'y a pas de contemplation sans praxis, et la différence est que la contemplation (theoria) n'aboutit pas à des transformations majeures des systèmes objectifs (il est impossible d'arrêter l'explosion d'une supernova ou la dérive d'un continent), à court et moyen terme, mais à long terme et de manière collatérale.

Je ne suis pas du tout d'accord avec les visions « biocentriques » qui dominent l'écosocialisme d'aujourd'hui. Même ceux qui semblent avoir une approche plus scientifique et rationnelle font trop de concessions au mysticisme et, perdant l'anthropocentrisme, s'orientent vers l'hypothèse Gaia, l'écologie profonde (avec des racines ésotériques et idéalistes, voire fascistes), le New Âge....

Ne nous y trompons pas. La vie, sans la conscience anthropologique de ce qu'est la vie, n'aurait pas de sens dans l'univers. À notre connaissance, seul l'homme donne de la valeur aux objets, il donne de la valeur à la vie et la met au centre. Toute pensée biocentrique est fondamentalement anthropocentrique, mais elle est mal dissimulée ou a des intentions obscures. La belle vie d'un arbre, d'un animal domestique, de la flore et de la faune sauvages, etc. est une vie précieuse « pour moi », par analogie avec ma propre vie en tant qu'être humain rationnel et conscient. Un être humain rationnel et conscient qui, par la praxis

(encore la praxis), c'est-à-dire par l'étude ou l'éducation, a appris à valoriser d'autres vies analogues à la sienne. Je valorise l'arbre, l'animal domestique, la réserve naturelle, le paysage vierge de toute industrie, parce que je me valorise moi-même, membre de la seule espèce terrestre capable d'une praxis respectueuse de la nature, capable de la jardiner et de ne pas l'épuiser. L'homme peut être un jardinier — toujours en train de tailler, de faucher, de transformer — ou un pirate de la nature. Mais il ne peut pas être « une créature comme les autres ».

Mettre la nature en danger et la piller brutalement sont les deux faces d'une même médaille. Elles sont le produit de la conscience malheureuse créée par le mode de production capitaliste. Des dualités similaires dans d'autres sphères « identitaires » cachent ou aliènent les objectifs de la lutte des travailleurs. Par exemple, le dénigrement des femmes, leur objectivation et leur animalisation croissantes (visibles dans les vêtements et dans les déformations visibles dans la publicité) vont de pair, du moins en Occident, avec le discours stupide de l'« empowerment ». Dans la pensée écologiste, qui est largement antimarxiste, la même fausse conscience est détectable. Labels verts, scooters électriques, alimentation végétalienne, « conscience holistique » et bureaucratie sans fin sur les « études d'impact environnemental »... Tout ce que vous voulez, mais la détérioration de la planète et le laminage des fondements existentiels de notre espèce sont des faits qui se poursuivent, sans relâche.

Je crois que toutes les questions concernant l'environnement et la détérioration de la planète sont inséparables de l'autre grande détérioration : la grande détérioration de l'espèce humaine. Le capitalisme est un mode de production qui exige la dégradation anthropologique, il exige même sa mutation et sa compartimentation en différents quanta qui peuvent être lancés sur le marché, des sous-parties de ce que nous appelions la « personne ».

Le socialisme, qui a un fort noyau marxiste, ne peut pas placer l'être humain à la périphérie ontologique. Il doit se présenter comme le véritable anthropocentrisme qui vise à l'émancipation de l'espèce, en faisant de ses « relations opératoires » des relations de jardinage et non de tonte. Pour cela, il est essentiel de ne jamais perdre la perspective de classe. Les classes populaires ne doivent pas être dupes de l'environnementalisme mystique ou de l'environnementalisme technocratique. Les classes populaires doivent se réapproprier les espaces naturels et acquérir la capacité opérationnelle de les transformer humainement, non de se diluer dans l'animalité ou le végétal.